

## Culture



# Pierrette DÉSY, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner*, Paris, Payot, Collection « Bibliothèque historique ». 1983. XXIV — 312 pages

Jean-Claude Muller

Volume 5, Number 1, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078353ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078353ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Muller, J.-C. (1985). Review of [Pierrette DÉSY, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner*, Paris, Payot, Collection « Bibliothèque historique ». 1983. XXIV — 312 pages]. *Culture*, 5(1), 98–101.  
<https://doi.org/10.7202/1078353ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

article, that “Indians became so evidently demoralized in this century” does not ring true to this reviewer who for four decades has observed much the opposite among the Indians of the Eastern Subarctic.

Bishop as usual fails to provide sources such as for death by starvation (p. 39) or for the “Great gang” (p. 35), although one can infer it is the “great Gang” documented but without folio on page 34. How can Bishop “surmise that Northern Algonquians practiced levirate...” and then in the next breath say “nothing is known of their system of kinship nomenclature”? It is a distortion of reality on his part in an attempt to maintain his unsubstantiated assertion for matrilineal residence (pp. 29-30). Finally, *wapos* is the term used for hare by the Indians of northern Ontario and has been for several centuries—not Plains Cree *misstapooos* as Bishop would have us believe (pp. 35-36).

Morantz in her contribution brings a needed corrective to the sometimes rash statements made by others. Her insistence on the use of archaeological data is well taken. As for Judd, her argument that *home guard and interior groups* trading at Moose Factory, though closely connected by friendship and kinship networks, “developed separate and distinct life ways” (p. 95) is unconvincing. Any distinctions that might have existed are not explored, and the rise of a Metis Cree population is ignored.

Krech, in a scholarly fashion, addresses several critical issues when investigating the fur trade in the Subarctic. For one, he questions the feasibility, with the limited data available, of discerning an aboriginal baseline (p. 101). Furthermore, he comes to grips with the “dependency” issue by seeking to define the problem before trying to answer it. By so doing, he does not find the Slavey and Dogrib very “dependent” (p. 137); his position has been advocated for some time by Morantz, contrary to the views expressed by Bishop. Jarvenpa and Brumbach in the final chapter concur with Morantz on the need to take archaeological findings into consideration (p. 147); but they have done so in a most cursory manner. Nevertheless, they, like Krech, provide the reader with considerable quantitative data for the “microeconomics” of the southern Chipewyan.

In spite of the above comments, Krech is to be commended for having organized the symposium and for having seen into print the papers presented. They indeed contain many bones of contention upon which future scholars can chew.

Pierrette DÉSY, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner*, Paris, Payot, Collection «Bibliothèque historique». 1983. XXIV — 312 pages.

Par Jean-Claude Muller  
Université de Montréal

Voici, pour la première fois commenté en français, le récit de la vie de John Tanner, capturé par des Indiens ottawa à l'âge de neuf ans et qui décida, quelque trente ans plus tard et après avoir oublié sa langue maternelle, de retourner chez les siens qui, dans leur grande majorité, le rejetèrent. Des quelque deux cent quarante-trois récits de captivité réédités par Garland à New York, celui de Tanner est, de l'avis des spécialistes de cette littérature, le plus riche, le plus complet et aussi le plus impartial, jetant un regard pénétrant et sans concessions aussi bien sur les Blancs que sur les Indiens de l'époque de son séjour chez eux, entre 1789 et 1819.

Le livre, dont la couverture est illustrée d'un magnifique ours sacré du peintre ojibwa Norval Morrisseau, s'ouvre sur un essai très fouillé de Pierrette Désy traitant des Indiens blancs, ces Blancs capturés par les Indiens pour des fins diverses mais le plus souvent, comme dans la région où se passe le récit, pour être adoptés comme fils ou fille en remplacement d'un Indien de la famille capturé ou décédé. Pratique commune entre les diverses populations indiennes, celles-ci inscrivent tout naturellement les Blancs dans ce schéma d'adoption forcée. Ces Blancs devenaient rapidement indiens, surtout s'ils avaient été capturés jeunes, comme ce fut le cas de Tanner. Destin exemplaire que celui-ci qui nous brosse une vaste fresque des relations entre les diverses populations indiennes et entre Indiens et Blancs dans une période passablement agitée qui obligea bien des autochtones à changer de territoire devant la pénétration blanche d'une part mais aussi à la suite de famines résultant des massacres inconsidérés de gibier incités par les représentants des compagnies de fourrures. Ces pérégrinations ont amené Tanner à parcourir des distances incroyables qui ont été scrupuleusement mises sur cartes par Pierrette Désy. Malheureusement, pour d'obscures raisons, les éditions Payot n'ont pu les inclure dans le texte; cette déficience est aujourd'hui partiellement comblée puisque l'auteur les enverra à quiconque en fera la demande<sup>1</sup>.

Capturé à Tanner Station, le jeune homme est aussitôt emmené à Saginaw où il reste deux ans. Son groupe adoptif s'en va ensuite à Mackinaw puis

autour du lac Winnipeg et enfin au Lac à l'Eau Claire. De nombreux allers et retours entre ces différents endroits, souvent causés par la famine et les changements d'alliances, ponctuent le livre. Tanner a une grande mémoire topographique; il décrit les lieux, les itinéraires, les gens qu'il y a rencontrés et enfin ce qu'il y a tué. Le récit alterne les périodes d'abondance, où l'on festoie, partage et donne de la viande, avec les périodes de disette, où le gibier se fait rare et où la mort rôde avec pour toile de fond les marchands de fourrures qui aident temporairement les affamés, mais pour mieux les exploiter à plus long terme par le recours au crédit. Cette symbiose avec les marchands qui se fait au détriment des Indiens ainsi que la rapacité des premiers sont vigoureusement dénoncées par Tanner qui, plus sociologue qu'il n'en a l'air, a bien compris l'inférial engrenage dans lequel sont pris les Indiens. Tanner dénonce aussi le penchant de ceux-ci pour l'alcool et la façon qu'ont les Blancs de l'utiliser à leur avantage; il n'est tendre ni pour les uns ni pour les autres et le livre est émaillé de scènes de beuveries plutôt impressionnantes, suivies de bagarres sanglantes et meurtrières.

Devenu chasseur passablement émérite et chef de famille, Tanner se joint à des expéditions de guerre qui l'entraînent jusqu'au Dakota du Sud près des Mandan et des Hidatsa. Sa décision de retourner chez les Blancs semble avoir plusieurs raisons; Tanner a subi des accidents et il est quelque peu diminué physiquement mais la cause principale tient à son indépendance d'esprit qui lui aliène une partie de la bande chez qui il vit, et qu'il fait vivre. En ces temps troublés, le prophétisme indien se donne libre cours et les Indiens ottawa, en 1805, se rallient au prophète millénariste shawnee, frère du célèbre chef de guerre Tecumseh Le Puma. Tanner se fait le critique de ses idées, tout en respectant cependant certains des interdits du prophète. Mais le ver est dans le fruit et des difficultés conjugales avec sa seconde épouse, dues sans doute à son hérésie, le poussent à faire rechercher les membres survivants de sa famille, par Blancs interposés. Toutes sortes d'événements politiques imprévus retardent son retour pendant quelques années. Enfin, il revoit son frère et ses sœurs mais il ne peut se faire au monde qu'il avait quitté quelque trente ans auparavant. Des difficultés de réadaptation — ou plutôt d'adaptation puisqu'il était devenu complètement indien — sans nombre deviennent son lot. On le prend soit pour un Indien qu'on méprise soit comme un Blanc dont on attend qu'il se conduise comme tel, ce qu'il ne peut pas. Ces tribulations se feront plus aiguës encore, lorsqu'après mille péripéties, il est engagé comme

interprète à Sault-Sainte-Marie auprès de l'ethnologue H.R. Schoolcraft qui ne peut, ou plutôt ne veut, s'entendre avec lui. Il rencontre Edwin James à qui il dicte son livre mais la publication de celui-ci en 1830 est diversement accueillie. Il obtient un bon succès d'estime dans l'Est des États-Unis où, il faut le remarquer, les Indiens ne posent plus de « problèmes » à cette époque alors qu'il en va tout autrement dans la région où Tanner travaille comme interprète. On ne veut pas croire ce qu'il dit. La vision des Indiens qu'il présente ne peut entrer dans l'imaginaire des conquérants prêts à chasser les Indiens de leurs territoires de chasse car elle ôterait toute justification à leur entreprise. Situation pratico-idéologique bien connue ici au Québec; plus on vit éloigné des Indiens, moins on est raciste. Il n'est donc pas étonnant que Tanner, qui veut convaincre ceux qui sont près des Indiens, rate sa cible et ne trouve des oreilles attentives que dans l'Est où les Indiens sont déjà « pacifiés » et ne représentent plus ni menace ni concurrence. L'ostracisme dont est victime Tanner à Sault-Sainte-Marie, ses difficultés familiales avec sa femme et surtout ses enfants qu'on lui confisque tant du côté blanc qu'indien, ses tentatives maladroites de se faire Blanc par une sorte d'initiation à rebours, les harcèlements administratifs de Schoolcraft, qui prétend mieux comprendre les Indiens que Tanner sans avoir vécu avec eux de longues périodes, contribuent à faire vaciller sa raison. Accusé — à tort — d'assassinat, il disparaît mystérieusement sans laisser de traces. On retrouvera quelques années plus tard un squelette dans un bois qu'on lui attribuera sans plus de preuves...

Tout ceci n'est que le canevas sur lequel se greffe toute une riche ethnographie. Tanner explique, avec précision et humour, les mœurs des animaux tels que les voient les Ottawa, ainsi que les techniques de chasse; il nous confie comment, avec seulement sept balles de fusil, il ramène néanmoins vingt pièces, orignaux et wapitis, au camp. Que faire lorsqu'on rencontre un ours albinos? Tanner connaît la réponse. Nous avons la description des rites de passage où l'on fête le jeune Tanner pour sa première prise de chaque espèce nouvelle d'animal qu'il tue, et des rites pour amadouer le gibier. On est initié à l'interprétation des visions et des rêves prémonitoires pour la chasse avec leurs symboles négatifs (la petite buse pour Tanner) et leurs symboles positifs. Tanner y croit et n'y croit pas en même temps. C'est un sceptique qui cherche à vérifier. Par exemple, les Ottawa prétendent qu'on ne peut tuer une loutre à mains nues; qu'à cela ne tienne, Tanner, tombant un jour sur une loutre tente de faire mentir la croyance en étrangeant la

bête. Après une heure de lutte il ne lui reste plus qu'à achever l'animal « par des moyens plus classiques ». La croyance est vérifiée. Mille détails de ce genre abondent dans le récit qui en rendent la lecture passionnante. La vie sociale des Indiens est dépeinte de main de maître: alliances, jalousies entre chasseurs, compagnonnage temporaire de plusieurs familles liées par toutes sortes de connexions généalogiques, affinales ou encore par des rencontres antérieures, des services rendus un jour ou l'autre, tout ceci restitue l'image d'une société fluide et labile. Les expéditions guerrières débutent par des morceaux de bravoure; un groupe comprenant des guerriers de plusieurs nations décide de partir à la guerre pour se venger d'un tort quelconque mais plus le chemin s'étire, plus les défections se font nombreuses au point que le plus souvent il ne reste plus assez de monde pour affronter l'ennemi et tous rentrent à la maison sans avoir combattu, ce qui n'empêche pas les valeureux guerriers de fêter leur expédition...

Cette impressionnante ethnographie permet de résoudre quelques points chaudement débattus aujourd'hui et de faire justice à certaines allégations contemporaines. On nous dit présentement dans certains cercles que plusieurs revendications indiennes actuelles, par exemple celle voulant que les Blancs s'en aillent et laissent les Indiens en paix, sont des créations nouvelles et qu'il n'en était pas de même auparavant. Or, Tanner se fit un jour agresser et faillit perdre la vie aux mains d'un homme qui lui donne comme bonne raison de l'éliminer: « Tu es un étranger, tu n'as aucun droit de vivre parmi nous... », discours en contradiction avec celui de l'adoption d'étrangers mais néanmoins déjà présent à cette époque, ne fut-ce qu'en germe. Le code d'honneur est aussi très bien décrit. Il y a des choses qu'on doit faire sous peine de perdre la face. À ce propos, des pages denses expliquent comment Tanner se voit obligé moralement d'aller reprendre ses chevaux volés, fort de son droit mais craignant néanmoins de se faire tuer. On pourrait encore multiplier les exemples de tels détails ethnographiques, car le livre est une véritable mine de renseignements.

On lit cet ouvrage comme un roman d'aventure et lorsqu'on l'a terminé et qu'on le refeuillette distraitement on s'aperçoit du caractère répétitif des épisodes: départ, voyage, établissement du camp, chasses, rencontres puis, à nouveau, départ, etc. Mais ceci n'ennuie jamais car il arrive toujours du nouveau et, grâce au talent de conteur de Tanner, le tout se lit d'une traite.

Mais le livre pose encore une bien grave et agaçante question. Edwin James, l'un des seuls

amis que Tanner ait eu chez les Blancs et qui transcrivit son récit, présente celui-ci dans une préface qu'il est très utile de méditer. James passe en revue toutes les solutions envisagées pour venir à bout du « problème indien ». L'idéal serait, c'est lui qui souligne, *de les laisser tranquilles*, mais, du fait des circonstances, dit-il, cela n'est pas possible. Il préconise alors sa propre méthode, l'assimilation, mais non sans discuter, avec quelque pugnacité, les autres scénarios qui étaient dans l'air à l'époque. Cent cinquante-trois ans plus tard on en est strictement au même point et ceux qui travaillent aujourd'hui sur les droits aborigènes trouveront les diverses tendances gouvernementales et technocratiques actuelles déjà exposées dans la préface. Du point de vue des idées, rien n'a changé sauf qu'il y a cent cinquante-trois ans il y avait encore des Indiens « libres » alors qu'actuellement il n'en reste presque plus. Terrible constat...

Un autre point qui ressort est le rôle de cet ancêtre des ethnologues, Schoolcraft, qui pour toutes sortes de raisons ne peut admettre de voir un autre Blanc en savoir plus long sur les Indiens qu'il a la charge d'étudier. Schoolcraft s'imagine, de par sa position, comprendre mieux, et pourrait-on dire « officiellement », les Indiens que ce sauvage de Tanner qui ne sait même plus l'anglais. Arrogance de professionnel qu'on aime à croire, dans nos milieux, chose du passé. Mais est-ce bien vrai? Si Louis XIV pouvait dire: « L'État c'est moi », les ethnologues n'ont-ils pas encore quelquefois l'idée que: « Les Boumboum c'est moi »? — et de prendre un peu trop souvent leur discours singulier pour l'unique vérité? Autre thème à méditer sérieusement.

Il reste à ajouter que même si ce récit se lit, ainsi que nous l'avons dit, comme un roman, la présente édition est une édition critique et un instrument de travail. Pierrette Désy a fait une recherche approfondie et complète de tous les noms de lieux cités; elle nous situe tous les personnages que Tanner rencontre et mentionne dans le récit à l'époque où ils apparaissent, qu'ils soient Indiens ou Blancs (il y a toute une galerie de ces derniers allant de Lord Selkirk à de nombreux Montréalais engagés dans la traite des fourrures). Les références à des ethnographies postérieures sur les Ottawa et les Ojibwa sont compilées dans une excellente bibliographie. Tous les commentaires sont logés dans des notes à la fin du volume où tout l'arrière fond de l'entreprise coloniale se déroule en contrepoint du récit de Tanner. La traduction est impeccable et vivante; tout ceci en fait un livre à la fois savant et agréable à lire ce qui n'est pas si facile à faire.

## NOTE

1. Pour obtenir les cartes, il faut s'adresser à: Pierrette Désy, Département de Géographie, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale «A», Montréal, P.Q. H3C 3P8.

---

Michael ASCH, *Home and Native Land: Aboriginal Rights and The Canadian Constitution*, Toronto, Methuen, 1984. 156 pages, \$9.95 (paper).

By Conni Kilfoil  
*Crane, Paterson — Barristers & Solicitors,*  
*Richmond, B.C.*

Michael Asch's *Home and Native Land* could appropriately be sub-titled "Everything You Wanted to Know About Aboriginal Rights and the Canadian Constitution But Were Too Confused To Ask". Asch has chosen in his book to focus generally on political aboriginal rights, that is rights to self-government and ultimately self-determination, and specifically on the perceived conflict between constitutional recognition of aboriginal rights and the egalitarian ideology of the Canadian liberal-democratic state.

Asch prepares us for his analysis of this conflict by attempting to define aboriginal rights, by destroying some of the commonly-held myths regarding Native people, and by reviewing a mass of political documentation (produced by Native groups) to discover the thread that runs through the various Native positions.

That thread, according to Asch, is the claim that aboriginal peoples have the right to maintain distinct ways of life, which right can only be realized with an aboriginal land base and aboriginal self-government.

In an attempt to assess the content of this position, Asch reviews the judicial treatment of aboriginal rights and the evolution of federal policy with respect to those rights, especially since the famous *Calder* case of 1973. In that decision, the Supreme Court of Canada divided equally on the question of whether the Nishga Indians of the Nass Valley of British Columbia retained aboriginal title to their lands, the seventh judge deciding against the Nishga on a technicality.

But Asch's discussion to this point is merely a background to his central thesis: that the argument that entrenchment of Native legislative authority

would violate the fundamental principles of Canadian liberal-democratic society is wrong. Using a minimal definition of liberal-democracy as a system of democratic government in which "... the value of individual freedom is joined through a political and legal structure to a belief in the legitimacy of majority rule...", Asch postulates that one of the fundamental characteristics of such a system is the notion that all individuals in the system be treated equally.

In the Canadian Native context, then, the question becomes whether the granting of permanent political rights (via entrenchment) to a certain class of citizens (Natives) can be accommodated within the existing political system.

A true anthropologist, Asch takes a comparative approach to the problem and looks to various "consociational" liberal-democracies, those states structured to accommodate the political rights of their ethno-national entities, for his answer. He examines Belgium, with its system of regional councils exercising a jurisdiction independent of the national Parliament; Switzerland, with its central federal government and regional cantons and half-cantons; and Canada itself which, it is claimed, is structured to accommodate the ethno-national political rights of Francophone Canadians. Just as structures in the Canadian state have been perceived as accommodating the "French fact", concludes Asch, so too would it be possible to accommodate the "aboriginal fact" by adopting the consociational model of political structure. The federal government need not fear that the entrenchment of sovereign aboriginal political rights would violate its political ideology, since it is possible to accommodate within the same state both ethno-national political rights and the fundamental egalitarian principle of liberal-democratic rule.

Asch's book begs so many questions that a reviewer is tempted to overlook the strength of the book and focus on its weaknesses. If *Home and Native Land* has a central fault, it is its over-ambitious scope. In raising the argument that entrenchment of aboriginal rights is inimical to the Canadian liberal-democratic state, Asch surely realizes that he is grappling with a problem which is far more complex than his fourteen-page chapter can even begin to deal with; consequently, too many questions remain unanswered, too many themes undeveloped. One is left wishing that the analogy between aboriginal-Canadians and French-Canadians had been examined less superficially; that the analysis of federal policy, and the ironies contained therein, had been developed more critically; and that the history of *unequal* treatment